

Table des matières

LE PENSER LITTÉRAIRE	5
----------------------------	---

Partie I

LA RUINE DU CONCEPT

1. LE TEMPLE : NERVAL	15
<i>Premières ruines</i>	18
<i>La traversée de l'allégorie</i>	22
<i>Sur la nature du philosophe</i>	28
<i>Langue et architecture</i>	33
2. UNE PALINODIE DU PHILOSOPHIQUE : GENET	41
<i>L'immonde</i>	43
<i>La monade</i>	48
<i>Le nom de</i>	51
3. L'ÉCART DU SAVOIR : MAUPASSANT	59
<i>Le voilé, le mêlé</i>	60
<i>Refaire le philosophe</i>	64
<i>Qui sait qui sait ?</i>	69

Partie II
LE NOM DE L'HISTOIRE

4. LE SIGNE DU RÉVOLU : BAUDELAIRE.....	81
<i>Poétique, modernité, colonies.....</i>	84
<i>L'histoire et son partage littéraire.....</i>	87
<i>L'effêt a.....</i>	96
5. COMME UNE HANTISE : SARTRE	105
<i>La tentation Kafka.....</i>	106
<i>La guerre fantôme et après.....</i>	111
<i>La mort du roman.....</i>	116
6. PROJETS ET TOTALITÉ : BATAILLE.....	123
<i>Le fait, le sens.....</i>	125
<i>Micro, macro, méga, giga.....</i>	132
<i>Comment l'histoire se lit.....</i>	143

Partie III
LA VIE DE L'ŒUVRE

7. HYPERCRITIQUE : PROUST.....	157
<i>Le projet Sainte-Beuve.....</i>	159
<i>L'excès de l'essai.....</i>	166
8. VÉRIFIER L'INTENSITÉ : ARTAUD.....	173
<i>Ma critique de moi.....</i>	176
<i>Le témoignage impossible.....</i>	181
9. LA THÉORIE COMPOSITE : NERVAL.....	189
<i>Innover de magie.....</i>	190
<i>Alchimie, fol assemblage.....</i>	196
<i>Ici.....</i>	203
JUSQU'À UN CERTAIN POINT.....	207
REMERCIEMENTS.....	211
INDEX.....	213

Le penser littéraire

Donc la littérature pense. Elle *n'est pas* la pensée, mais elle ne se cantonne sûrement pas au décoratif, au petit supplément d'âme, à la fonction plaisir ou à ses propres corps organisés. La littérature est plutôt l'épreuve des autres modes intellectifs et des savoirs institués. La considérer comme un simple objet pour la philosophie, l'histoire ou la critique revient à manquer presque tout son effet. Les œuvres littéraires ont quelque chose à nous dire, qui passe par la différence des paroles, qui défait leur ordre et cependant signifie pour nous, dans l'exhibition du défaut que portent la connaissance et la réflexion. La métamorphose littéraire du penser procède d'une singulière insistance sur les qualités du langage — ses imprévus, la créativité qu'il entretient, ses risques, les idées qu'il autorise —, et, aussitôt, ses interruptions — agrégats de parlures, de phraséologie, accompagnement du pouvoir, dérobement du sens, contrainte des usages, faux-fuyants. La littérature est une *trans-forme*, qui reprend et altère le déjà-dit, montre les points d'arrêts des grandes prétentions épistémiques, sociales, démonstratives, et, de là, s'affirme à même l'œuvre. S'il s'agit de parler de romans, de poèmes, de drames pour ce qu'ils font, nous devons rendre compte de la modification que ceux-ci apportent à l'expression, aux discours. Quand la perspective est « savante », l'urgence s'augmente d'autant : j'ai intérêt à lire la littérature pour tout ce à quoi elle permet, et empêche, de songer. Je suis par exemple le trajet d'une nouvelle à travers la philosophie, et comment elle découd le tissu conceptuel, et l'aventure de pensée qu'est la littérature m'a ainsi capté, et la philosophie ne m'apparaîtra plus la même.

Que me faut-il pour formuler ma thèse en ces mots rapides ? Beaucoup de lectures du particulier, et de croisements entre les livres, qui structurent mon propos ; la possibilité matérielle de

la recherche, l'intensité d'une vie, dont je ne parlerai guère plus ici que dans la fiction de mon je ; et une situation spécifique des études littéraires. En l'occurrence, les dernières décennies d'innovation théorique ont été dominées par deux grands types d'enquêtes, la *critique des discours* et de ses modes, la *confrontation entre littérature et philosophie*. Ces deux directions dépendent évidemment du phénomène transatlantique que fut la *theory*, lui-même en rapport avec son passé, etc. *Innovation* n'est pas *nouveauté absolue*, à quoi je ne crois pas de toute façon. Je dis juste que la recherche en littérature, depuis le milieu des années quatre-vingts, s'est agencée différemment dans la reformulation partielle du (post)structuralisme. La critique des discours a favorisé les études postcoloniales et le *queer* en soulignant la facticité des énoncés reçus, des *évidences* politiques et conceptuelles. Sous des formats plus spéculatifs, elle a aussi facilité un travail de linguistique littéraire sur des catégories comme le sens ou le rythme. Paradoxalement, elle a enfin favorisé, parmi les chercheurs mêmes, un désintérêt pour la littérature, ramenée à un genre discursif à peu près comme un autre, pas plus fiable ou valable, et dominé par des considérations externes. D'où les *tournants* supplémentaires, qui affectent le marché des idées, et, une part du *linguistic turn* a débouché sur les tournants dits *politiques* et *éthiques* d'aujourd'hui. D'où, encore, les *cultural studies* qui immergent le poème dans un *fond* constitué d'autres *productions* artistiques, sociaux, techniques, médiatiques.

Le fort déplacement du philosophique par le littéraire, qui avait imprégné la pensée de langue française dès la fin des années dix-neuf-cent-soixante, a conduit à une réévaluation des avatars du conceptuel dans la littérature. Cette démarche ne va pas non plus sans ambiguïté. Bien souvent, le commentaire *a priori* le plus propice se referme sur une glose philosophisante, où le texte approché est devenu une illustration. Parfois même resurgit la vieille condamnation du poétique, ou en tout cas la permanence de la mise sous tutelle. Mais la confrontation méthodique donne encore l'occasion de dire que la littérature pense, et que le philosophe y peut trouver mieux qu'un mensonge ou la confirmation de ses hypothèses.

Je n'ai pas décrit le tout des études littéraires. Plus spécialement, j'ai écarté un entêtant retour, présumé, à *l'histoire*. C'est que, sous ce label, nous avons surtout affaire à un repli de la recherche sur des positions traditionalistes, qui est très préoccupant en France. L'histoire, pourtant indispensable à la critique des discours (et

qui est en relation, bien sûr, avec l'analyse philosophique), est malheureusement devenue le cri de ralliement d'un retour à l'ordre dans les humanités. L'entreprise est si massive qu'il convient de la mentionner malgré l'involution qu'elle résume. — Également, j'ai réservé le cas de *l'interdisciplinarité*, qui intervient bel et bien dans la manière actuelle de lire la littérature. On pourrait la présenter comme transversale aux tendances que je viens d'évoquer. De fait, la question des intersections entre domaines de connaissance, le problème de l'interruption interdisciplinaire me concernent depuis longtemps et ont motivé mon engagement dans la revue *Labyrinthe*. Seulement, souvent hélas, l'*inter-*, le *pluri-*, le *multi-* sont, là aussi, plus un affichage qu'un sujet, qu'un enjeu. Il existe des pratiques, quelquefois réflexives, de l'interdisciplinarité dans l'examen du littéraire ; mais le débat n'a pas eu autant de conséquences que les deux premières tendances que je circonscrivais.

Pour advenir, la recherche sur la littérature doit se mesurer à la longue durée *et* résister à ce qu'elle situe comme son temps. Cette résistance est nécessaire, si l'on veut mieux qu'*apporter sa pierre à la science* ou faire baisser la consommation de somnifères par des moyens soporifiques plus naturels. Elle ne saurait se confondre avec un pur oubli de ce qui se passe, elle n'est pas vouée à constamment polémiquer. Quand j'avais une vingtaine d'années, je suis surtout parti du côté de la littérature-avec-la-philosophie. Il me semblait d'une part que la méfiance envers l'opposition, envers le purisme — que je partageais — ne pouvait conduire à l'indistinction, que le néo-pyrrhonisme ou la relativité des *cultural studies* promulguaient. J'avais donc un violent intérêt pour la littérature *et* la philosophie, parce qu'elles ne coïncidaient pas vraiment. D'autre part, je voulais continuer en évitant de reposer l'explication conceptuelle. Car je constatais, sur des étrangetés, des situations extrêmes, que la parole littéraire disait davantage que les plus admirables efforts des philosophes pour saisir le non-rationnel. Il m'est alors venu que les œuvres littéraires pouvaient même *répondre* à la formulation philosophique, dans sa syntaxe et son vocabulaire. Mon premier livre, *De l'Attrait à la possession*, exprimait ses convictions, et ne se limitait pas au face-à-face avec la philosophie. Il est vrai que, lorsque j'abordais la réponse d'Artaud, Blanchot ou Maupassant à la psychiatrie ou à la critique, je souscrivais plus ou moins à la précellence du concept : la philosophie, soi-disant maîtresse du concept, devait l'être un peu quand même, au sens où les autres connaissances participaient de ce qu'elle établit. Mon

deuxième ouvrage (*L'Empire du langage*), qui articulait une lecture des paroles (post)coloniales avec une critique politique du langage, tout comme le travail collectif dans *Labyrinthe* m'ont convaincu des régimes différenciés du recours conceptuel, et de l'impossibilité, dans une langue, de réaliser une rationalité continue, fût-ce aux plus hauts points du discours philosophique.

Ces efforts constituaient donc une résistance au contemporain, et une tentative de sortie d'une telle actualité, par la mise en place d'une critique de notions restituant à la littérature une pensée non-rationnelle ; par l'examen des conditions langagières pour établir l'après de l'après ; par la conjecture d'une *indiscipline* refusant la synthèse encyclopédique sans souscrire à la technique de domination sociale qu'est la spécialisation universitaire. Le présent ouvrage radicalise et démultiplie en considérant le littéraire depuis l'imperfection verbale et épistémique qu'il exhibe. Replacer la littérature dans l'activité de la pensée, c'est perturber les certitudes qui fondent *l'architecture du savoir* non plus seulement depuis une position donnée (la philosophie, l'histoire, la psychanalyse, la *theory*, etc.), mais depuis leur matière, le langage. Cela revient à dire en même temps *ce qu'est la littérature*, car une question semblable n'a pas *une* réponse, car elle demande régulièrement à être posée, pour de tout autres solutions que celles de l'avenir et du passé. Les savoirs privilégiés dans ce livre sont la philosophie, la critique et l'histoire, prises dans leurs dispositions disciplinaires. Une telle configuration devrait apparaître comme mon travail de résistance à la situation interprétative que je viens de désigner. Il faut noter qu'histoire, philosophie et critique sont ici présentes de part en part, et tenues *ensemble*. Il est toutefois possible de dire que la première partie du livre est plus dédiée à la philosophie, la deuxième à l'histoire, la troisième à la critique. Mais, j'insiste, *plus* est le terme que j'étais. Dans l'approche qui est ici la mienne, la considération d'une période littéraire ne peut être complètement scindée de la réflexion sur ce qui se nomme histoire, ni de la constitution verbale des idées. La méthode d'exposition ne saurait isoler, continger, hermétiquement, la connaissance. Je ne prétendrais donc pas que la littérature réponde *seulement* à telle ou telle discipline, à tel ou tel mot d'ordre, etc. Dans ce que je construis en ces pages, critique, philosophie et histoire sont notre souci ; ce n'est exclusif de rien *a priori*, et reprocher l'absence de ceci ou cela serait passer à côté de l'argument.

Aussi, très simplement, pour les textes que nous lirons (des textes français des deux derniers siècles), la philosophie, l'histoire et la critique sont des discours dominants auxquels la nécessité d'une réponse est manifeste. La critique dit s'y connaître ; la philosophie réclame à intervalles plus ou moins réguliers l'exil du poétique ; l'histoire devient à la fois archi-discipline pour les sciences humaines et sociales et se trouve revendiquée dans la forme *histoire littéraire*. Textes français, ai-je écrit, qui relèvent d'une séquence allant des années 1850 à 1950. Nous allons évoquer bien d'autres auteurs, mais j'ai souhaité que chaque chapitre soit plutôt consacré à une œuvre, représentée par un nom, soit Antonin Artaud, Georges Bataille, Charles Baudelaire, Jean Genet, Guy de Maupassant, Gérard de Nerval, Jean-Paul Sartre, Marcel Proust. Tout cela est assez « canonique » et même cent pour cent *dead white males*. Disons que j'en avais assez de m'entendre rétorquer que mes positions ne marchaient qu'avec des auteurs de second ordre, ou des *monstres* (citation authentique). Que j'ai beaucoup de plaisir à faire saillir le devenir minoritaire d'ouvrages tenus pour majeurs. Que le *contre-canon* n'est jamais qu'une liste canonique quand même. Que je ferai différemment dans mes prochains livres. Que j'aime beaucoup tous ces auteurs. Avec une légèreté qui aggravera peut-être mon cas, je précise ne pas croire dans la vérité de la chronologie. Si la plupart des textes littéraires que je vais commenter se placent sur un siècle, je ne perds pas de vue que *je* construis une époque en rendant des coïncidences cohérentes en fonction des temps. Sur le réagencement de la succession, sur les échos des œuvres, il y aurait beaucoup plus à raconter, je le ferai ensuite. Il doit être enfin admis que j'aborde la littérature de manière *singulative*, comme on dirait en grammaire, j'entends : dans la reconfiguration locale que donne chaque œuvre. Bien sûr, la littérature est aussi un *nom collectif*, et rien n'empêche — sinon parfois une superficialité — de théoriser sur des centaines de références. Pour pratiquer les deux façons, je m'inquiète fort du discrédit qui touche les études précises d'un livre, d'un écrivain, ou qui les laisse à l'étirement de l'ouvrage du *spécialiste*, surtout apprécié de ses *pairs*, des monomaniaques ou des curieux en mal d'occupation intellectuelle. De mon côté, lorsque je rédige quelques lignes sur un roman, je n'imagine pas une seconde qu'il me faille travailler moins, au préalable, que pour composer là-dessus vingt ou deux-cents pages. La vitesse varie dans l'exposition seule, et il est bon, après tout, de s'essayer à plusieurs temps. Sur ces bases, je veux modifier la lecture régulée des œuvres que

je commente, tout en avançant dans mon propos sur la ruine du concept, sur les inévitables glissements du nom de l'histoire, sur l'état critique où se met — et nous met — la littérature lorsqu'elle répond aux autres discours.

J'ai parfois l'impression (j'imagine que je vieillis) que l'intérêt conjoint pour la littérature et pour la recherche, pour une remise en jeu de soi et de ses connaissances dans l'épreuve du texte sont rendus extrêmement difficiles par des facteurs externes à l'exigence de l'enquête. Dans la France que j'ai quittée avec un immense soulagement voici quelques années, je crois que l'enthousiasme de cette étude n'est plus que très marginalement transmis dans ses lieux usuels de propagation, l'école et l'édition. Dans le camp retranché de mon campus américain, dans trop de livres que je lis et de conférences que j'entends, un parti pris de la transparence et de l'actualité de l'action, une fascination pour la maîtrise empêchent de lire la littérature, y compris chez celles et ceux qui en font profession. Il y a pourtant, aussi, ces échanges de textes, ces débats sans fin, ces conversations reprises, ces transports partagés qui, chaque fois, incitent à persévérer. Ce livre est donc un hommage supplémentaire à de tels instants, fulgurances, surprises, entretiens, et à celles, à ceux qui les connaissent.